



**PIVOINE
SANGLANTE**

Mariannick Maupin

Mariannick Maupin

Pivoine sanglante

© Mariannick Maupin, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5594-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Cécile, mon amie, ma muse.

À Sylvie qui a prêté sa palette à ce roman.

Pourquoi les dieux seraient-ils immortels ?

En quoi l'immortalité rendrait-elle divin ?

La pivoine est-elle moins sublime du fait qu'elle va faner ?

Métaphysique des tubes

Amélie Nothomb

Pivoine qui fane

L'un sur l'autre se déposent

Deux, trois pétales.

Buson (haïku)

*

L'atmosphère était sinistre en cette fin d'après-midi.

Le bureau du commissaire baignait dans une lumière blafarde sous le seul néon anémique rivé au plafond jauni et craquelé.

La lucarne à mi-hauteur, donnant sur la cour intérieure avait renoncé à filtrer le moindre rayon de soleil, la crasse recouvrant la vitre y étant pour beaucoup.

Pourtant la journée avait dû être belle, ça il en était sûr, mieux qu'une intuition. Une journée qu'il aurait préféré passer à arpenter les rues de la capitale, à prendre un café en terrasse pour profiter de la douceur de ces premières journées d'automne.

Stanislas Gourionow, en soupirant, repoussa du pied sa chaise à roulettes.

Impossible de se concentrer dans cette boîte à sardines où il marinait depuis le matin, se contentant d'un insipide jambon-beurre ramené par un de ses adjoints. Rien qui puisse accrocher le regard et apaiser les pensées tumultueuses qui vrillaient son crâne depuis quelques jours. Le sentiment de se faire embarquer dans une histoire pas simple du tout achevait de le miner.

Les mains croisées derrière la tête, les yeux fixés sur la porte, avec deux toiles d'araignée à droite du chambranle, celles qu'il avait remarquées il y a un mois déjà en franchissant pour la première fois la porte de son nouveau bureau.

Pourtant il s'était battu pour intégrer ce service, renonçant à une simple carrière de lieutenant de police dans une charmante ville de province où l'on avait le temps de le prendre, où il aurait pu assouvir ses passions à l'ombre de vieux sycomores qui en avaient vu passer bien d'autres depuis son grand-père rescapé des camps de l'Est. Mais ses démons étaient plus forts que tout. C'était Paris et rien d'autre et ni les pleurs de Laura la fleuriste avec laquelle il flirtait depuis la maternelle, ni les injonctions de ses amis d'enfance n'avaient pu le retenir.

Il voulait de l'action, juste pour se prouver qu'il était capable d'assumer autre chose que le ronronnement quotidien d'un petit commissariat coincé entre le bureau de poste et le bar-tabac de son village natal. Il n'en espérait pas tant. On

pouvait dire qu'il était servi même si l'enquête s'avérait bien compliquée pour un jeune commissaire.

Il régnait dans cette pièce un désordre inhabituel. Des dizaines de feuilles accouchées de l'imprimante, des clichés en couleur, violents par les faits relatés, épars sur le bureau, reléguant l'ordinateur au simple rôle de témoin.

Depuis quelques jours, c'était l'effervescence dans son commissariat.

Pour compliquer sa tâche, on lui avait collé une jeune stagiaire lieutenant de police dans les pattes, un peu trop excitée pour être d'une quelconque utilité, rédigeant rapport sur rapport, ne prenant ni le temps de déjeuner, ni celui d'une simple pause-café. Noyant son stress ou celui ambiant dans un comportement quasi hystérique.

Il fallait préciser que trois clodos refroidis en moins d'une semaine dans le quartier, c'était l'événement et que la gamine n'était pas préparée ! Lui non plus, à y bien réfléchir !

Même mode opératoire et rien à se mettre sous la dent malgré les interrogatoires, les descentes nocturnes. Il était confronté à un monde méfiant et silencieux, celui de la rue, squattant les ruelles sombres et les arrière-cours désertées si l'on occultait quelques chats faméliques.

Stanislas se redressa, jeta un dernier coup d'œil aux premiers éléments de l'enquête jetés pêle-mêle devant lui, parcourut les photos de cadavres dont on n'avait à ce jour aucune idée de l'identité, enfila son blouson et sortit.

Il trouva les couloirs bien calmes, les bureaux étrangement déserts, saluant au passage un collègue aux prises avec un couple en train de s'engueuler. Il émergea en pleine lumière et le petit vent frais qui le saisit au visage lui rendit son sourire.

Quelques centaines de mètres à pied et il n'eut plus qu'à pousser la grille du square pour se laisser choir sur le premier banc libre.

Un des plus beaux jardins de la capitale, entretenu avec passion par des hommes qui scrutent la météo comme lui ainsi qu'on l'avait élevé à le faire. L'endroit rêvé pour s'échapper.

Les yeux mi-clos, il se mit à détailler la scène. Il y avait encore du monde

autour de lui. Un groupe de femmes accompagnées d'enfants braillards et gesticulants revenant du bac à sable, un couple d'amoureux main dans la main s'arrêtant tous les vingt mètres pour se bécoter, un employé en costar le portable collé à l'oreille arpentant les abords de la fontaine avec des allures d'essuie-glace, trois gamines gloussant à la sortie du collège, une joggeuse soulevant pour la deuxième fois la poussière de l'allée devant lui.

Juste en face, un clochard encore jeune, trainant un grand sac plastique.

Peut-être le prochain sur la liste se prit-il à penser et le souvenir des images gore laissées en plan sur son bureau le fit frissonner.

L'homme sortit un morceau de pain de sa poche qu'il s'appliqua méticuleusement à émietter pour une bande de pigeons agressifs et affamés.

Stanislas rejeta sa tête en arrière et laissa son esprit se fondre dans la course lente des nuages.

Sandra atterrit sans qu'il y prenne garde, à côté de lui.

— Je savais bien que j'allais vous trouver ici.

Elle lui tendit un gobelet encore fumant.

— Café ?... C'est mon dixième de la journée. C'est dur d'arrêter de fumer !

Stanislas dévisagea la stagiaire et prit le gobelet sans dire un mot.

— Alors ?... Faut qu'on se bouge un peu, sinon la criminelle va nous piquer l'affaire.

Stanislas prit le temps d'entamer le breuvage à petites gorgées. Sandra se tortillant au bout du banc, marquait son impatience en martelant de ses ongles le bois des lattes les séparant.

— Arrêtez !

— Quoi ?

— De prendre ce banc pour un piano.

Sandra ouvrit de grands yeux, incrédule, et d'une petite voix :

— Mais on fait quoi ?

— Bien !... Et puis, quoi d'autre ?... Tout simplement on va attendre.

— Attendre quoi ?... Le prochain cadavre ?

— Exactement !

— Comment ? ! Vous voulez qu'un mec éradique tous les clochards du quartier ?

— Un « mec » ? !... Qu'est-ce que vous en savez ?

— J'en sais rien, répondit Sandra, buttée. Mais ce que je sais, c'est qu'il faut se grouiller de donner des éléments au procureur. Sinon, avec la presse au cul, on va se retrouver à la circulation.

Stanislas soupira, affligé par la vulgarité de la jeune femme. Les derniers promeneurs s'étaient éparpillés, le bac à sable vidé de sa marmaille, les pigeons se disputant les dernières miettes de pain au pied d'un banc déserté. Lentement, silencieux, il mit toute sa concentration dans la fermeture des boutons de son blouson, un à un.

— On y retourne ? s'enquit Sandra, impatiente.

Décidemment cette fille avait le don de l'agacer.

— Vous n'avez pas plutôt un peu de shopping à faire ou un petit diner à préparer ?

Sandra se releva d'un bond et tournant les talons reprit au pas de course et en maugréant la direction du commissariat.

Il n'entendit pas les derniers mots proférés à son encontre, mais n'eut aucune peine à les imaginer. Cette idée lui fit un bien fou. Il venait enfin de se passer quelque chose d'important en cette journée déprimante. Il s'était fait une ennemie et qui plus est, il n'était pas près d'en être débarrassé. Et puis il se dit qu'il avait le temps, le temps de profiter de ce début de soirée, qu'il fallait juste attendre... le prochain crime.

*

L'homme ramena ses jambes sous lui, juste au-dessus de la bouche d'aération du métro exhalant sa chaleur nauséabonde.

Les nuits se faisaient plus fraîches et les abris de fortune pour tous les SDF du quartier devenaient l'enjeu d'une guerre de rues où à la tombée du jour, la ronde des flics prenait le relai des associations.

Les feuilles de carton entassées mêlées aux couvertures de récupération allaient fournir un piètre répit avant que leur principale ennemie, la chute du thermomètre fasse le tri parmi eux.

Mais lui avait son protecteur, un compagnon d'infortune, fidèle, son chien, celui qui restitue l'amour qu'il reçoit, la chaleur d'un contact quand s'endormir n'est plus sereinement synonyme de réveil.

Ce soir il était seul, les yeux rivés au macadam qui se couvrait d'une fine pellicule humide qui allait, il le savait, figer ses vêtements avant que l'aube ne pointe son nez à l'angle de la rue Regnault.

Mis au ban de la société, il n'était plus question de retour pour l'instant. La rue, il l'avait choisie. C'était sa vie désormais, même s'il avait prévu une porte de sortie.

La bouteille sous l'aisselle, son chien collé à lui, il alla s'installer sous le porche de l'immeuble. Un endroit stratégique avec vue sur un bout de trottoir. Ce soir de rares passants pressés, tête basse et pardessus serrés regagnaient vivement leurs appartements chauffés. Cela le fit sourire, la liberté a un nom.

Les souvenirs affluaient entre deux lampées de piquette. Pas ceux qu'il avait enfouis. Sa mémoire avait remisé sa vie d'avant bien loin d'ici, une part de lui dont il ne parlait jamais, et surtout pas à ceux qu'il côtoyait.

Maintenant la rage faisait sauter les verrous, elle allait le faire sortir d'ici.

Tout avait commencé au stade. Ils étaient plusieurs, hier soir.

Aucune raison que l'altercation ne dégénère. Il en avait vu d'autres. Et pourtant on ne les avait pas vus venir ces petits merdeux d'Ivry. L'envie d'en